

jugements péremptoires – il peut parler de tout, hormis de ce qui se cache dans le cœur des hommes. Le régime du Duce lui-même ne put susciter en lui aucun esprit de sacrifice : Malaparte n'aime que Malaparte.

Une telle auto-idolâtrie donne nécessairement une sorte de liberté : toujours prêt à trahir ceux qui l'ont soutenu, financé ou racheté, de Ciano sous les faisceaux à Togliatti à la Libération (les staliniens italiens pensèrent le blanchir en échange d'un ralliement), Malaparte est l'homme de tous les partis et d'aucun. Champion du transformisme multicarte, il sera le seul écrivain d'Occident à se flatter d'avoir été reçu tout à tour par Mussolini et Mao, à qui il légua sa villa de Capri, une merveille de solitude arrogante que cathédralisera Godard dans « Le mépris » – la seule chose belle et pure que l'écrivain aura accomplie. Ni la réalité ni autrui n'existent pour Malaparte. Pas étonnant qu'il n'ait pu faire un seul vrai livre, la guerre finie ; sans actualité sanguinolente, il n'est rien.

**Caméléon sans affects.** Armé de sa vaste culture et de sa grande intelligence, Maurizio Serra ne cache rien de la gêne que suscite le personnage. S'appuyant sur un imposant travail de recherche dans les archives du régime et sur une remarquable connaissance du milieu intellectuel européen d'avant-guerre, il traque ses mensonges à la loupe, souligne tous ses torts idéologiques. Il aimerait néanmoins nous convaincre que les autres écrivains, tout compte fait, ne firent pas toujours mieux. Comment lui donner entièrement tort, dans le cas de Céline, d'Aragon ou de Drieu, ces rossignols des carnages ? Mais, si Céline aime le sang, les décombres et la merde, il s'intéresse aussi à l'humanité. Et, s'il est tout autant hanté par la décadence, Drieu nous touche d'abord par son impitoyable auto-lucidité. Malraux lui-même était mythomane ? Au moins était-il sincèrement au service des républicains espagnols ou du Général.

Si l'un des grands plaisirs de la biographie est de nous faire devenir celui ou celle dont tout nous sépare, on se retrouve ici devant un dilemme. Comment entrer en profondeur dans la peau d'un caméléon aussi dénué d'affects ? Malaparte a beau être physiquement courageux, et d'une rare insolence verbale, il montre une telle indifférence à tout qu'on a l'impression d'une mécanique humaine, à l'instar du « Casanova » de Fellini. On lit d'un trait cette vie d'aventurier, mais on n'éprouve guère d'estime pour ce personnage hanté par la puanteur qui émane de lui, mais bien trop Narcisse pour ne pas retourner l'accusation contre le monde entier. Encore un que la littérature a sauvé ■

« Malaparte, vies et légendes », de Maurizio Serra (Grasset, 640 p., 23 €). Cette biographie a reçu le prix Casanova 2011. À noter : « Monsieur Caméléon » (« Petite Bibliothèque Vermillon », 8,50 €) et « Le compagnon de voyage » (« Folio », 4,10 €) sont réédités.



**Engagé.** À 16 ans, Malaparte se porte volontaire dans la Légion garibaldienne et se bat, dès 1914, sur le front français. En 1941, il sera correspondant de guerre sur le front de l'Est.